

L'iconicité phonologique à la lumière des neurosciences cognitives. Un exemple d'application à l'espagnol à travers la théorie des cognèmes (D. Bottineau)



**Stéphane Pagès**

CAER (Centre Aixois d'Études Romanes), EA 854, Aix-Marseille  
Université, France  
stephane.pages@univ-amu.fr

Reçu le 01-03-2014 / Évalué le 12-05-2014 / Accepté le 06-10-2014

### Résumé

Il s'agit de mettre en perspective - à la lumière des différentes recherches récentes en neurosciences cognitives qui accordent une importance majeure à l'iconicité phonologique - la théorie des cognèmes de Didier Bottineau, explorée et appliquée en espagnol à travers le (sub)morphème en [a], dans le prolongement d'une étude du linguiste hispaniste, Gilles Luquet (Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3), intitulée notamment « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol » (2010).

**Mots-clés :** motivation du signe, linguistique cognitive, iconicité, phonologie, cognématique

**Phonological iconicity in relation to recent research in cognitive neuroscience. An application to Spanish through the cognem's theory (Didier Bottineau)**

### Abstract

The aim is to put in perspective - in relation to recent research in cognitive neuroscience that attaches importance to the phonological iconicity - the cognem's theory (Didier Bottineau) applied to Spanish through the (sub)morphem [a]. This is an extension of a study of the linguist Hispanist, Gilles Luquet (Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3), entitled "The iconicity of grammatical morphemes in Spanish" (2010).

**Keywords:** motivation of the sign, cognitive linguistics, iconicity, phonology, cognematic

*toute réalité mentale [...] sera comprise comme une réalité matérielle ne pouvant être autre chose, le langage étant production d'énoncés, qu'une opération d'ordre corticocérébral.*

(Toussaint, 1973 : 226).

*[...] c'est tout le corps qui répond par sa posture mais aussi par ses réactions internes ou, plus spécifiquement, articulatoires, à la tension du marché. Le langage est une technique du corps et la compétence proprement linguistique, et tout spécialement phonologique, est une dimension de l'hexis corporelle où s'expriment tout le rapport du monde social et tout le rapport socialement instruit du monde.*

(Bourdieu, 1982 : 89-90).

*Chaque mot est physique, affecte immédiatement le corps.*

(Deleuze, 1993 : 116).

Si au cours de l'Antiquité grecque deux thèses s'opposent concernant le siège des facultés intellectuelles et affectives (la thèse cérébrocentrique vs cardiocentrique) tandis que deux textes fondamentaux, *Cratyle* (Platon) et *De l'interprétation* (Aristote), mettent en débat le caractère à la fois naturel (*physei*) et conventionnel du langage (*thesei*), dont se fait l'écho la célèbre polémique entre Hermogène et Cratyle, aujourd'hui, les progrès de la science ont permis d'établir des faits dont il n'est plus possible de douter : le langage possède une inscription biologique logée dans le cerveau (notamment les aires de Broca et Wernicke), de nature psycho-physique, voire neuronale - comme l'atteste l'imagerie cérébrale<sup>-1</sup> sans que l'on puisse nier pour autant la dimension à la fois historique et culturelle inhérente au langage. Quant au caractère arbitraire ou motivé du signe linguistique, la question continue certes de susciter la controverse, néanmoins, force est d'observer qu'une cohorte de linguistes s'intéressant aux formants submorphémiques de langues non apparentées (*i.e.* arabe, anglais, espagnol, italien)<sup>2</sup> ont montré les possibles liens iconiques que peuvent entretenir les mouvements articulatoires avec la sphère cognitive. Un ancrage corporel de la cognition (*enaction*) que l'on se propose d'exposer et de questionner à travers les résultats d'une recherche menée en espagnol, inspirée de la théorie cognématique, élaborée depuis une dizaine d'années par le linguiste angliciste cognitiviste, Didier Bottineau, et définie en ces termes :

*La cognématique s'adosse à la gestualité de haut niveau, à savoir la simulation motrice de gestes articulatoires complexes par des ensembles neuronaux très vastes et largement distribués.* (Bottineau, 2013 : 96).

Plus précisément, il s'agit de mettre ici en perspective cette théorie à la lumière des recherches sur l'iconicité phonologique et la neurolinguistique en adoptant le point de vue transdisciplinaire d'une linguistique cognitive qui se propose d'explorer et de rouvrir la problématique articulatoire de la philosophie de l'esprit et des sciences de la cognition afin de voir les possibles liens entre langage, corps et cerveau.

Parler d'iconicité phonologique et de corporéité cognitive, c'est considérer tout d'abord qu'il n'y a pas d'un côté les sons et de l'autre le sens mais un continuum. C'est considérer que les sons, ou plutôt, les phonèmes, dotés de caractéristiques phonético-articulatoires et de traits distinctifs, impliquent différents centres nerveux et, *in fine*, sous-tendent des substrats neuronaux et qu'ainsi, les phonèmes peuvent participer à la représentation des mots qu'ils composent au sens où les opérations d'encodage et de décodage du son accompagneraient le signifié. En d'autres termes, à rebours de l'une des déclarations du *Cours de linguistique générale* (Saussure, 1916 : 116) qui considère que concernant la science du langage « les données naturelles n'ont aucune place » et postule de ce fait « le caractère fortuit » de tout état de langue, il s'agit au contraire d'accorder de l'importance aux données naturelles et objectives descriptibles, liées à la production et à la perception de la parole, pour réduire la part du hasard, notamment dans le rapport du son et du sens.

### **Le substrat cortico-corporel du langage**

Le langage étant une réalité à la fois matérielle et cérébrale, il est bien légitime de s'intéresser à sa dimension physique (articulatoire) et cognitive. Or, l'un des linguistes qui a le plus contribué, avec autant de talent que de conviction intuitive pionnière, à opérer un rapprochement entre ces deux versants, c'est assurément Maurice Toussaint<sup>3</sup>. S'intéressant aux travaux des neurobiologistes et procédant à une relecture critique de la psychomécanique de Gustave Guillaume, M. Toussaint a d'abord cherché à développer une théorie d'analyse du signifiant basée sur le niveau infraphonématique, se situant à un stade précoce de la sémiotisation :

*Il est arbitraire de penser que le signifié et signifiant sont inséparables mais sans liens. Signifié et signifiant sont directement proportionnels. Aussi les signifiants tendent-ils à reproduire les ressemblances et les différences qui sont établies par la définition (neurolinguistique) des signifiés.* (Toussaint, 1983 : 70).

M. Toussaint considérait les signifiés comme des « moments d'opération neuro-nique » (Toussaint, 1983 : 25) et postulait l'isologie des mouvements de pensée et des mouvements physiques, notamment en ayant recours à la notion de *kinème*, sorte de cinétisme phonoarticulatoire du signifiant permettant, dans une sorte de remontée psychique, d'accéder au signifié, toute « représentation [étant] une engrammation, c'est-à-dire l'inscription dans le cerveau, de la structure linguistique » (Valette, 2013 : 45) :

*Le r de par son redoublement pourra dire le mouvement conçu comme flux. Si la langue en vibrant dans la partie alvéolaire ne déplace aucun élément buccal, une*

*gutturale, au contraire, est un gonflement de la langue accompagné d'un déplacement du voile du palais [...]. D'où des mots comme rhein ('couler'), tromos ('tremblement'), rhumbein ('imprimer un mouvement giratoire'), etc. Leibnitz (que cite Genette p. 65) plus tard y ajoutera rinnen, rüren, Ruhr, rauschen, reckken, etc. (Toussaint, 1980 : 257-258).*

Si un tel positionnement peut passer de prime abord pour incongru et extravagant aux yeux du néophyte, il l'est beaucoup moins à la lumière des recherches expérimentales les plus récentes et les plus sérieuses qui ont considérablement affiné les premiers travaux de phonosymbolisme (ou phonétique impressive) de Maurice Grammont (1933) ou encore de psycholinguistique d'Yvan Fónagi (1991)<sup>4</sup> en montrant que le cerveau reçoit, enregistre, et interprète des informations de nature kinesthésique.

Les travaux de Luciano Fadiga et Rizzolatti (2002) ont ainsi mis au jour que la perception de sons linguistiques correspond à un processus d'identification qui s'accompagne d'une pré-activation automatique du programme moteur impliqué dans l'articulation de ces sons. Cela signifie concrètement qu'un phonème qui nécessite, par exemple, la langue pour être articulé, est précédé d'une préactivation automatique de cet organe (à la différence d'une labiale par exemple). Une découverte qui a conforté la théorie motrice de la perception de la parole de Liberman et Whalen (2000) - déjà étayée en 1985 (Liberman & Mattingly) - laquelle relie la perception auditive à la perception d'un modèle de mouvement articulo-moteur et considère que les éléments phonétiques de la parole ne sont pas tant les phonèmes mais des gestes articulo-moteurs générés par ces sons. Une théorie qui implique un module cérébral capable de convertir le signal en gestes et qui sous-tend un principe d'imitation phonétique (ou iconicité phonologique), principe rendu d'autant plus cohérent et plausible après la découverte des neurones miroirs chez le singe et l'homme.

En effet, en 1992, l'équipe de Giacomo Rizzolatti a mis en évidence dans le cerveau du singe macaque l'existence de neurones qui déchargent à l'identique, aussi bien lorsque l'animal exécute une action déterminée que lorsqu'il observe l'un de ses congénères exécuter cette même action. Une telle découverte a démontré qu'il existe donc des neurones qui simulent une tâche observée puisqu'ils en livrent comme une *représentation* (d'où leur nom). De plus, ces neurones s'activent également lors d'une action perçue sur le plan auditif. Et plus encore, grâce à l'imagerie cérébrale, un système similaire a été observé chez l'homme par Luciano Fadiga et ses collaborateurs dans différentes aires cérébrales, notamment l'aire de Broca. C'est ainsi que des expérimentations ont montré que, chez un sujet humain qui écoute parler quelqu'un, les structures cérébrales en question s'activent exactement comme si le sujet prononçait lui-même ces paroles.

L'existence de ces neurones à fonction interprétative a en fait relancé l'hypothèse phylogénétique d'une origine gestuelle du langage puisque le lien entre l'identification d'une action et le traitement de la parole a été attesté neurologiquement dans l'exercice de la faculté de langage par une sorte de couplage entre action exécutée et observée. Et de telles découvertes ont conforté par ailleurs l'opinion de l'ethnologue André Leroi-Gourhan (*Le geste et la parole*) (1964-1965) - à savoir le lien entre l'action et le langage -, ainsi que les récents travaux de Michael Corballis (2003) selon lesquels les actions manuelles auraient des conséquences motrices « transcrites » en postures articulatoires spécifiques affectant des formants<sup>5</sup>.

Par ailleurs, même si l'idée n'est pas neuve en soi - elle court en filigrane chez Aristote de même que dans la plupart des théories impressives du 20<sup>ème</sup> s. mais sans véritable démonstration probante -, les recherches expérimentales semblent également s'accorder pour considérer que la perception procède par synesthésie et association (analogie). De ce fait, le phénomène même de perception des sons ne saurait être neutre. Une idée largement soutenue déjà par Roman Jakobson (1979) qui, dans *The sound shape of language (La charpente phonique du langage)*, y consacre plusieurs pages, apportant ainsi un éclairage argumenté à certains résultats acoustico-visuels restés célèbres, comme ceux, par exemple, de Wolfgang Köhler (1929) et, plus récemment, Ramachandran & Hubbard (2001), liés au phonosymbolisme. L'expérience est connue mais suffisamment symptomatique pour qu'on la rappelle : soit deux figures géométriques représentant respectivement, pour l'une, un dessin de forme arrondie et pour l'autre, un dessin de formes angulaires et pointues :



Il se trouve que de manière suffisamment constante pour que cela soit pertinent et significatif (et ce, dans différentes langues), la plupart des personnes (entre 90 et 100 %) associent les mots *maluma/booba* (i.e. voyelles arrondies et consonnes sonores, graves) à la figure curviligne et les mots *takete/kiki* (i.e. des voyelles étirées et consonnes aiguës, sourdes) à la figure angulaire. De tels résultats montrent que les locuteurs se font bien, sur le mode de la synesthésie, une certaine représentation des éléments phonologiques et un tel consensus peut en partie se comprendre à la lumière de la sémantique cognitive, notamment le courant expérientialiste de George Lakoff & Mark Johnson, auteurs de *Les métaphores de la vie quotidienne*, qui considèrent que notre rapport au monde se structure à travers des métaphores qui reposent sur des

schèmes sensori-moteurs, comme l'explique, par exemple, Jacques Fontanille à propos des notions spatiales de [haut] et [bas] :

*C'est parce que nous éprouvons dans notre chair et notre corps propre des variations de tonicité musculaire, des mouvements viscéraux et des changements de posture associés par exemple aux changements d'humeur, que nous pouvons bâtir, comprendre et déployer de telles métaphores en toute cohérence.*<sup>6</sup>

Au surplus, on sait que si les sons graves (critère acoustique) ont tendance à être associés à une grande taille (critère dimensionnel), et respectivement, les sons aigus au trait [+petit], c'est parce que dans le monde phénoménal, on peut observer que les objets de grande taille, qui possèdent de fait une grande caisse de résonance, ont précisément la propriété d'amplifier les sons (graves) alors que les objets de petite taille amplifient les sons aigus. De même, concernant la corrélation bien connue [a/ grand : i/petit], les expériences d'Edward Sapir (1929), reprises et affinées par son élève Stanley Newman (1933) ont fait apparaître que le jugement consistant à associer une taille aux voyelles pouvait être relié à des critères articulatoires et qu'il serait dû à deux traits pertinents : le point d'articulation de même que la hauteur du formant acoustique (F2) auquel il est lié, avant celui du degré d'aperture. Enfin, à propos des voyelles dites *éclatantes* (a, œ, o) aptes à exprimer des bruits forts, Maurice Grammont (1950 : 386) déclarait que dans l'opposition *craquer/croquer*, la voyelle /ɔ/ étant « moins ouverte et un peu moins éclatante » que /a/, elle « est plus propre à peindre un son qui se produit à l'intérieur de la bouche, à l'endroit même où elle a son point d'articulation, ou, d'une manière plus générale, un bruit que nous n'entendons pas directement, mais à travers un obstacle ou une paroi ». Un jugement qu'affine Luca Nobile (2014 : 15) en précisant que :

*L'hypothèse est tout à fait plausible, mais le trait acoustique décisif pour établir cette valeur /ɔ/ : /a/ ≈ {interne} : {externe} est la gravité du timbre de /ɔ/ (F1 ≈ 550 Hz, F2 ≈ 950 Hz) par rapport à celui de /a/ (F1 ≈ 750 Hz, F2 ≈ 1700Hz) car nous savons aujourd'hui que tout bruit naturel acquiert une nuance grave s'il est produit dans un espace fermé (les obstacles solides absorbent en effet les composantes aiguës du son et reflètent les composantes graves, en les multipliant).*

Au résultat, le phénomène de perception des sons semble se dessiner comme une expérience globale, couplée à des schèmes sensori-moteurs qui, engagés dans l'action, lui confèrent une signification sous forme de structures cognitives, une approche qui illustre parfaitement le concept d'enaction, *action incarnée*, que décrit J. Fontanille :

*Le principe de l'enaction repose donc pour l'essentiel sur la solidarité entre la sensation, la perception, l'expérience et l'action, solidarité à partir de laquelle peuvent émerger des schèmes cognitifs. En outre, cette conception, fortement inspirée de la phénoménologie de Merleau-Ponty, dérive l'intentionnalité, une intentionnalité incarnée, de l'enaction elle-même. Là aussi, la signification dans sa dimension intentionnelle et incarnée ne peut être pensée que sur le fond d'une synesthésie fondamentale, grâce à un couplage sensori-moteur.<sup>7</sup>*

### **De l'iconicité des (sub)-morphèmes en [a] de l'espagnol : approche cognématique (D. Bottineau). Exemple d'application.**

C'est dans le prolongement de toutes ces études et de ce questionnement sur l'iconicité phonologique qu'a pris place un travail de recherche - à ce jour inédit -<sup>8</sup> réalisé à partir de 2010 et qui correspond à une approche cognitive du fait langagier. Le point de départ a été un article du linguiste hispaniste Gilles Luquet (Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle), présenté lors du colloque de Libero (Association Française de Linguistique Ibéro-Romane) à Rennes en 2008, où, à l'appui de la théorie des cognèmes élaborée par Didier Bottineau, il a tenté de démontrer la motivation de certains submorphèmes grammaticaux de l'espagnol (d'où le titre de son article « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol »). Précisons d'emblée que si la théorie des cognèmes n'a cessé d'évoluer et de s'affiner au fil des années, voici comment D. Bottineau la défendait au début des années 2000, positionnement qui a fondé l'analyse de G. Luquet ainsi que la mienne :

Se démarquant de toute approche phonosymbolique mais s'appuyant sur les propriétés articulatoires des phonèmes, D. Bottineau s'est employé à postuler l'existence de *cognèmes*, qu'il définit comme « le plus petit neuro-transmetteur phonique identifié à ce jour » (2003 : 225)<sup>9</sup>. En d'autres termes, à un support phonémique serait associée une instruction cognitive basique ou « processus cognitif élémentaire » (2010 : 11) lié à une « expérience intériorisée de la phonation » (2010 : 11). Selon l'image de D. Bottineau, le cognème serait une sorte de « logiciel psychique » doté d'un encodage au niveau du cerveau. D. Bottineau regarde en effet le phonème comme un stimulus cognitif susceptible d'enclencher un encodage psychique lié à ses caractéristiques articulatoires ainsi qu'à ses propriétés auditives de la perception par une sorte d'effet retour. C'est ainsi exemple que, selon lui, en vertu de cette corrélation entre processus vocal et cognitif, l'instruction phonatoire qu'il convient d'associer au phonème vocalique /a/ serait un encodage de type « accroître le degré d'aperture » (2003 : 222)<sup>10</sup>, instruction phonatoire à laquelle correspondrait, sur le plan psychique, l'instruction cognématique (IC) de type [dissociation], [éloignement] et, concrètement, « disjoindre des notions

préalablement conjointes » (2003 : 222)<sup>11</sup>. Or, de son côté, par rapport à sa théorie des modes en espagnol, publiée en 2004, G. Luquet a montré la pertinence de cette approche par rapport au système verbal espagnol dans la mesure où l'on trouve de manière récurrente, et en position stratégique de désinence, le formant vocalique [a] dans les formes dites *inactualisantes* qui construisent précisément la représentation d'une mise à distance du procès verbal par rapport à l'univers d'actualité du locuteur, à la différence des formes dites *actualisantes* où le formant [a] ne présente pas du tout le même principe de récurrence. G. Luquet (2010 : 79) observe en effet que :

*[...] le formant /a/ est exploité dans la construction sémiologique de trois des six représentations inactualisantes du verbe espagnol : cantara, comiera/viviera ; cantaba, comía/vivía ; cantaría, comería, viviría. Il y est associé dans tous les cas à un événement qu'un sujet parlant se représente en prenant plus ou moins de recul par rapport à son univers d'actualité, un événement qu'il se représente en le plaçant à une distance plus ou moins grande de cet univers.<sup>12</sup>*

Au vu de ces travaux et en adoptant un raisonnement hypothético-déductif, j'ai considéré que si tel phonème vocalique entrait en corrélation avec telle instruction cognématique, alors le même encodage psychique devait pouvoir se retrouver à travers d'autres faits de langue faisant intervenir le même élément. Il m'a donc semblé qu'il y avait quelque fondement à s'intéresser au formant vocalique [a] d'autant qu'il se situe aux extrémités du triangle vocalique et qu'il comporte, et ce, dans beaucoup de langues, les réalisations phonétiques et acoustiques les plus caractérisées, contrastées, susceptibles d'être à l'origine d'une instruction psychique marquée (facteur essentiel pour l'analyse). En conséquence, j'ai décidé d'explorer cette voie et d'analyser les principaux morphèmes et submorphèmes grammaticaux en [a] de l'espagnol dans une perspective inspirée des travaux de D. Bottineau. Concrètement, il s'est agi d'étudier les différentes valeurs grammaticales du [a] en espagnol à travers ses réalisations discursives les plus remarquables : à savoir [a] comme simple relateur, ensuite, comme élément recteur dans la syntaxe de l'objet ou encore [a] en tant que formant vocalique des morphèmes grammaticaux de l'espagnol, notamment associé au féminin en espagnol, et à l'adverbe, sans oublier le système des déictiques à travers les adverbes démonstratifs.

Concernant *a* en tant que relateur, on a pu tout d'abord observer que les instructions cognitives (IC) [dissociation] / [éloignement] sont conformes au modèle géométrique traditionnel qui décrit cette préposition comme une tension en direction d'une limite (atteinte ou non) - sous la forme schématique d'une droite horizontale orientée, attenante ou non à un autre segment de droite verticale -, la notion de tension étant congruente avec l'IC [éloignement] et le trait /limite/ avec celle de [dissociation]. Ainsi, dans *voy a París* (je vais à Paris), *a* dit une limite non atteinte (cinétisme doublé



d'une visée) et dans *te espero a la puerta* (je t'attends à la porte), une limite atteinte avec dissociation de deux espaces, à la différence de *en* qui dit l'intériorité sans idée de dissociation (*estoy en París* = je suis à Paris). Une valeur ainsi qu'une IC que l'on retrouve à travers le formant préfixal d'origine latine (*a < ad*) qui déclare une action consistant à passer par l'état/instrument désigné par la base ou bien par le processus qui consiste à déboucher sur l'état/instrument exprimé par la racine : *acolorarse, afiebrarse, acalenturarse...* [s'échauffer, s'enfiévrer, devenir fiévreux...] Quant au formant d'origine grecque privatif, l'approche submorphémique cognématique s'avère aussi pertinente dans la mesure où il semble tout à fait naturel (ou motivé) de dire le contraire de quelque chose en ayant recours à un préfixe qui exprime justement une distanciation maximale par rapport à la notion déclarée par la base de dérivation à laquelle il est associé, d'où les formations du type *apolítico, amoral, asexuado...*

Sur le plan temporel, l'approche cognématique a été l'occasion de revisiter la construction « al + infinitif », régulièrement associée dans les grammaires à l'expression de la simultanéité. Sans récuser le fait qu'une telle tournure puisse servir à l'expression d'une telle valeur - différents exemples l'attestent sans conteste -, à la lumière de ce qui a été mis en place par l'approche cognématique, il est néanmoins apparu qu'il convenait de nuancer et préciser les termes de cette simultanéité, l'idée de départ étant que si *a* est associé à l'instruction psychique [dissociation] / [éloignement], alors on voit mal comment « al + infinitif », pourvue d'un signifié contraint par *a*, pourrait dire la simultanéité dans la mesure où ce qui est dissocié ne saurait être simultanément. En fait, d'après l'approche retenue, s'il est dans les capacités de la construction « al + infinitif » d'exprimer la simultanéité, il ne peut alors s'agir que d'une simultanéité non stricte, ni absolue, mais plutôt relative ou minimale. « al + infinitif » dirait plutôt la coïncidence entre l'achèvement d'un procès et le début d'un procès second, conformément au représenté de *a* qui construit précisément l'image d'une limite atteinte en fin de mouvement. Cela signifie que la vision qu'est donnée de deux événements saisis par « al + infinitif » est celle d'un repère-limite, d'une limite de dissociation, soit, une coïncidence ponctuelle (ou point de coïncidence) plutôt que la représentation de deux procès simultanés envisagés dans leur durée. Ainsi, par exemple, dans l'énoncé *al entrar me quito el sombrero* (= lorsque je rentre, je me découvre), la tournure infinitive prépositionnée indique que c'est en ce point du temps (*al entrar*) que commence le procès *quitarse el sombrero*, dans une logique de successivité (dissociation d'instant) et non de simultanéité (d'espaces temporels). Au résultat, l'approche cognématique permet de donner à voir qu'il ne s'agit pas tant d'une simultanéité stricte, absolue mais d'une construction impliquant la mise en relation de deux événements qu'il convient de dissocier notionnellement.

La remontée vers l'abstraction avec l'exploration du domaine notionnel n'a rien changé à l'analyse et a permis par ailleurs de mettre en évidence la pertinence des IC, notamment dans les constructions exprimant le passage d'un état à un autre (*traducir a, llegar a, aspirar a...* [traduire en, parvenir à, aspirer à...]) ainsi que celle réitérative (*volver a*) ou inchoative (*ponerse a, empezar a, echar a...* [se mettre à, commencer à...]). De telles tournures font intervenir le relateur *a* dans la mesure où il marque un seuil, une limite, et, précisément, l'entrée dans un état différent d'un état précédent pour les verbes inchoatifs, et le début ou à la reprise d'un cycle, dans le cas des verbes réitératifs, conformément à l'instruction psychique [dissociation] propre à [a]. Quant aux tours à valeur injonctive (*¡ A comer ! = Venez/viens manger !*) ou conditionnelle (*A decirme la verdad, te creería = si tu me disais la vérité, je te croirais*), on peut également voir une réalisation du cognème [dissociation], [éloignement]. Car, si G. Luquet a attiré l'attention sur la présence récurrente du formant *a* dans les formes qu'il qualifie d'inactuelles, on peut dresser ici les mêmes observation si ce n'est que le cognème se réalise à travers une préposition qui s'adjoint dans les deux cas directement à un infinitif, qui a pour propriété d'être précisément lié à la représentation d'une action en puissance, ce qui lui permet ainsi d'entrer dans l'expression d'un ordre et d'une condition qui sont deux autres formes d'expression de l'inactuel.

À propos de l'accusatif prépositionnel - vaste question de syntaxe romane qui consiste à comprendre ce qui peut motiver l'emploi ou non du relateur *a* devant l'objet (*veo a María = je vois Marie ; veo el mar = je vois la mer*) - si l'approche cognématique n'a pas permis d'élaborer une typologie précise sur l'emploi ou le non-emploi de *a* devant l'objet - ce qui est une mauvaise approche du problème -, observer que la langue espagnole peut avoir recours dans la saisie de l'objet à la préposition *a*, à l'exclusion de tout autre relateur, a mis en évidence la logique sous-jacente qui préside à une telle syntaxe. Il semble en effet que ce qui est au cœur de cette question soit le jeu dissociatif ou non dissociatif de l'objet par rapport au verbe auquel peut avoir recours le locuteur, et ce avec tous les effets de sens possibles que comporte une telle syntaxe (personnification, chosification...). Ainsi, soit le locuteur opte pour une représentation unitaire verbe-objet, qui amène à une syntaxe directe (sans *a*), immédiate. Il s'agit alors d'une syntaxe qui fait concevoir verbe et complément en un seul bloc, comme un tout indivis, c'est-à-dire dans l'entier de l'opération qui possède un agent et un patient ; le verbe est alors immédiatement flanqué de son complément et le locuteur livre ainsi en un tout l'image d'une opération qui construit une prédication pleine et entière. L'énoncé « Leí Freud » peut se gloser de la manière suivante : « je dis de moi que j'ai lu Freud ». La construction directe implique qu'on lit Freud comme on lit quelque chose ; elle aligne l'opération « lire Freud » sur le fait de « lire quelque chose », d'où la glose de B. Darbord et B. Pottier (1994 : 251) : « *¿ Has leído / Freud? / ¿ Has leído a*

*Freud?*, dans le premier cas, il est fait allusion à une lecture comme simple prise de connaissance des textes de l'auteur [...] ». Et ainsi, la construction non prépositionnée serait la manifestation d'une telle conceptualisation.

Ou bien le locuteur opte pour une représentation dissociée de la relation verbe-objet qui correspond à une syntaxe indirecte, médiate (avec *a*). Le verbe est alors marqué dans sa suite par un élément atone proclitique qui constitue un élément de rupture dans la continuité entre le verbe et son complément. On a une prédication momentanément incomplète et autant une mise en attente qu'une mise en relief de l'apport informatif. Cette disjonction retarde la charge informative dont est investi le verbe tout autant qu'elle dissocie et fragmente d'autre part l'entier de l'événement, puisque par sa capacité de liaison, ce relateur établit la représentation d'une nouvelle prédication. Si l'on dit en effet « *Leí a Freud* », l'agencement syntaxique oblige à une opération différente de celle avec la construction directe. Le relateur *a* pose ici l'image anticipée d'un être qui va être mis en place dans l'énoncé. C'est-à-dire que l'apparition du relateur dans la suite du verbe n'est que la déclaration et l'annonce de l'identité notionnelle singulière d'un être à venir. Une anticipation qui en fait une syntaxe marquée et une représentation particulière, singulière, emphatique de l'objet, d'où la glose de B. Darbord, B. Pottier et P. Charaudeau (1994 : 251), par rapport à l'exemple étudié avec préposition : « [...] dans le second [cas il est fait allusion] à une lecture qui aboutit à la connaissance de la pensée de l'auteur. » Une syntaxe qui va dans le sens d'un renforcement tant du verbe introducteur (*leer*) que de l'objet (*Freud*), d'où l'interprétation sémantique proposée. C'est-à-dire que de la même façon que le locuteur peut en espagnol envisager le verbe comme support et apport, soit en un seul tenant associatif (*canto*) - du fait du statut holophrastique du verbe espagnol -, il semble que la langue espagnole offre également la possibilité syntaxique d'une double représentation de la relation verbe-objet, dans une visée soit associative (construction directe, *buscar una secretaria* [chercher une secrétaire], tel un bloc indissociable), soit dissociative (construction indirecte, *veo a María*). D'où l'emploi dans ce cas du relateur *a* qui accompagne le cinétisme du verbe - il en a les capacités -, mais aussi autonomise l'objet et le cantonne dans le même temps au rôle de patient, *a* faisant office, somme toute, d'opérateur de révocation (donc de limite dissociative) dans la syntaxe de l'objet au sein des pôles d'agentivité que sont l'agent et le patient. Il semble que c'est ce jeu contrastif qui permette de rendre raison de la capacité de *a* dans la syntaxe de l'objet ainsi que des IC qui lui seraient associées.

Pour ce qui est de la question du genre, il se trouve qu'en espagnol, l'opposition générique masculin/féminin se structure fondamentalement à travers l'opposition morphémique *-o/-a* qui ramène à l'opposition genre marqué vs genre non marqué. De ce fait, si le (sub)-morphème en *-o* possède une distribution plus large, avec la capacité

d'inclure des éléments de l'un et l'autre genre, et donc d'être un morphème associatif, inclusif, en revanche, le genre marqué en *-a* possède une distribution moins large et institue une limite dissociative référentielle : *una italiana* fait ainsi nécessairement référence à un être de sexe féminin (à la différence de *un italiano* qui peut désigner et englober des individus des deux sexes). Dans la catégorie sémantique du genre, l'asymétrie est donc évidente : le morphème en *-o* est agglutinant, englobant, associatif et subsume tous les éléments des deux catégories, tandis que le morphème en *-a* (donc marqué) est dissociatif et de type exclusif, conformément aux cognèmes qui seraient associés à [a].

Or, cette réflexion sur le féminin m'a conduit par ailleurs à aborder une question connue sous le nom de « féminin d'indétermination » en espagnol. De quoi s'agit-il ? L'espagnol péninsulaire mais aussi d'Amérique latine possède une série de locutions verbales où l'on trouve la présence du morphème grammatical en *-a* sous la forme d'un pronom clitique féminin de troisième personne du singulier (*la*), ou du pluriel (*las*), c'est-à-dire des constructions du type : *armarla, tomarla con uno, palmarla, dársele de, echárselas de, habérselas con uno, apañárselas...* [provoquer un esclandre, s'en prendre à qqn, casser sa pipe, se vanter de, avoir affaire à qqn, se débrouiller...]. De telles constructions posent un véritable problème d'identification par rapport au fonctionnement pronominal car, à l'analyse, ce dernier ne semble pas posséder d'antécédent déterminé : il ne réfère en fait à rien qui soit grammaticalement féminin ni sexuellement féminin dans le monde phénoménal, d'où l'appellation de « *femenino de indeterminación* » ou encore de « *femenino sin referencia* » (féminin sans référence) que l'on trouve dans certaines grammaires espagnoles pour désigner ce genre de tournures. Or, conformément à l'approche cognématique, il semble qu'à travers la description du morphème en *-a/-as*, au sein de ces expressions lexicalisées, il soit possible de voir la trace du cognème [dissociation], [éloignement] dans la mesure où la relation qui unit le signe à son objet est déliée et détachée de tout support. De plus, un tel fonctionnement n'est pas sans rappeler celui du relateur *a*, déjà analysé, qui unit et sépare à la fois : en effet, ici, le pronom unit en tant que substitut mais disjoint puisqu'il est, dans le même temps, dissocié de tout référent, dans une forme de disjonction référentielle qui semble permettre de valider l'instruction psychique de type [disjoindre ce qui est conjoint]. Enfin, on ne peut manquer par ailleurs d'observer que pour cette disjonction référentielle, la langue n'a pas recours à n'importe quel morphème. Elle convoque un morphème en [a] configuré comme suit : <la(s)>, c'est-à-dire, /l/ + /a/, soit *al*, mais inversé, somme toute, comme nous l'avons déjà étudié dans le cadre de la structure *al* + infinitif.

Je me suis interrogé ensuite sur ce qui semble une spécificité de de la langue espagnole, à savoir le fait que la langue a constitué des séries d'adverbes et de locutions

adverbiales où l'on trouve de manière récurrente le morphème grammatical en *-a*, qui n'est pas toujours étymologique (*nunca, fuera, contra, quizá, cerca, arriba...*), auquel s'ajoute parfois l'autre morphème *-s* (*quizás, jamás, mientras, tras...*), une marque d'appartenance à un paradigme que l'on retrouve justement dans d'autres séries associatives comme des locutions adverbiales du type : *a ciegas, a hurtadillas, a tontas y a locas, a sabiendas...* Un tel constat m'a conduit à réfléchir sur les possibles affinités entre le fonctionnement propre à l'adverbe et les caractéristiques du morphème en *-a*. En d'autres termes, il convenait de réfléchir sur les affinités éventuelles que la langue espagnole aurait pu instaurer entre la fonction adverbiale et le morphème en *-a* et notamment les instructions psychiques qui seraient associées à ce formant vocalique.

Pour ce faire, les éléments d'une réponse satisfaisante m'ont semblé pouvoir être fournis en partie par la systématisation bien connue qu'en a proposée Gustave Guillaume. Au niveau du fonctionnement phrastique, on le sait, l'adverbe ne porte pas sur un terme mais sur le rapport qui l'unit à un autre terme. Or, là encore, on ne peut que constater que le morphème en *-a* se trouve précisément associé à un élément du discours qui vient moduler une relation, ce qui en fait bien un élément de médiation, donc dissociatif, entre le support et l'apport, comme le dit très clairement l'extension médiate au second degré. C'est d'ailleurs du fait de cette incidence externe au second degré ou encore de cette extension médiate au second degré (une incidence externe qu'il peut du reste recevoir au troisième, voire au quatrième degré), que l'on explique traditionnellement le caractère a priori invariable de l'adverbe, dans la mesure où cette relation est dépourvue de genre et de nombre. C'est-à-dire que l'on peut peut-être expliquer la présence récurrente du submorphème en *-a* dans le paradigme des adverbes par le fait que l'IC associée à *a* [dissociation] serait congruente au fonctionnement de cette partie trans-prédicative qui s'obtient par *éloignement* des parties du discours prédicatives, comme le rappelle Gérard Moignet (1981 : 176) qui considère les adverbes comme « des notions qui transcendent celles dont les substantifs et les adjectifs sont porteurs, en ce sens qu'elles s'élèvent dans l'abstrait au-delà de ce que peut produire une élaboration mentale, si poussée qu'elle soit, des données de l'expérience ».

Enfin, l'analyse a porté sur le système des déictiques de l'espagnol qui se laisse aisément décrire. Une simple description morphologique permet ainsi de dégager deux séries :

- le paradigme des déclinables, les démonstratifs *este / ese / aquel*, avec, pour chacune de ces formes au masculin singulier, une forme féminine (*esta / esa / aquella*) et des formes plurielles (*estos / esos / aquellos, estas / esas / aquellas*), distribuées en formes atones d'une part (adjectifs) et formes toniques d'autre part (pronoms), auxquelles s'ajoute une série de formes toniques neutres (*esto / eso / aquello*).

- le paradigme des indéclinables, qui correspond aux adverbes de lieu, et met en œuvre deux thèmes vocaliques, un thème en *-í* d'une part, *aquí / ahí / allí*, ainsi qu'un thème en *-á* d'autre part, *acá / allá / acullá*.

A propos de cette dernière catégorie, les études s'accordent en général pour considérer que la représentation instituée par ces deux séries n'est pas la même. Voici ce qu'en disait M. Molho (1969 : 107), dans son étude d'inspiration guillaumienne, qui résume bien le fonctionnement du système péninsulaire :

*Les thèmes en -í apportent en langue la représentation d'un lieu ponctuel, par opposition aux thèmes en -á dont le contenu de représentation est celui d'un champ de parcours - ce qui leur permet de comparaître en syntaxe sous toutes sortes de constructions comparatives habiles à dire un plus d'approche ou d'éloignement : más acá, muy acá, más allá, muy allá, etc.*

Pour résumer, dans un système binaire où le référentiel discriminant est le lieu où le locuteur se perçoit - soit, le plan du moi et du non-moi -, le thème en *-í* est associé à un champ de désignation resserré autour du locuteur, plus précis que le thème *-á* qui élargit le champ de référence dans l'acte de monstration en le dissociant de l'*hic* et *nunc*, une opposition confirmée par les réalisations de discours les plus remarquables. On peut en effet opposer *ven aquí* (viens ici) à *ven acá* (viens par ici), l'injonction avec le thème en *-á* impliquant que la personne apostrophée doit rester seulement dans le champ de vision du locuteur. De même, lorsque le locuteur veut exprimer son indifférence ou son détachement par rapport à son interlocuteur (ou une tierce personne), il peut avoir recours au déictique de distanciation maximale appartenant à la série en *-á*, en l'occurrence, *allá*, suivi du pronom correspondant à son interlocuteur ou à la personne dont il parle, et ce pour le rejeter dans un espace différent du plan du moi (*allá tú, allá él...* = Tant pis pour toi/cela te regarde, tant pis pour lui). Une distanciation et un champ de parcours que l'on retrouve, sur le plan temporel, avec une nuance d'imprécision, dans les constructions du type *allá, por los años ochenta* (dans les années quatre-vingts). Mais c'est sans doute à travers la substantivation du déictique *allá*, pour désigner l'indétermination maximale, mystérieuse et métaphysique (*el Más Allá* = l'au-delà), que l'on mesure le mieux la mise à distance maximale, hors champ du moi, de la série en *-á*. L'approche cognématique s'avère donc particulièrement éclairante dans la compréhension de la deixis espagnole car, en associant, à partir d'une base articulatoire, au signifiant [á], tonique, donc marqué, les instructions psychiques [dissociation], [éloignement], par rapport aux formes en *-í*, on parvient à proposer une explication systématique qui gagne en cohérence et qui fait apparaître que, finalement, le critère pertinent est une vision d'association (avec un thème en *-í*) ou une vision de dissociation (avec un thème en *-á*), avec tous les jeux que permet un tel système binaire dans la deixis.

## Hypothèse conclusive

Les différents faits de discours passés en revue en espagnol semblent accréditer le substrat cognématique postulé et associé à [a] et montrer par ailleurs l'intérêt d'une telle approche qui permet de faire le lien entre le corps (cerveau, appareil buccal) et le langage. Or, comme l'explique D. Bottineau (2013 : 96), si la cognition dispose de deux ancrages possibles, « [...] l'un intracortical et neuronal, celui proposé par la neuro-linguistique analytique et la neurosémantique épistémique ; l'autre, apparemment extracortical et somatique, essentiellement fondé sur l'articulation phonatoire [...] », il souligne dans le même temps que « La solution ne consistera pas à choisir entre les deux, mais à construire leur articulation ».

C'est pourquoi, pour conclure, on formulera une hypothèse qui permet peut-être de construire cette articulation. On la trouve en fait entre les lignes des réflexions de Roman Jakobson qui avait compris tous les enjeux et l'importance de la notion de phonème et de trait distinctif. Ainsi, dans la dernière leçon de *Six leçons sur le son et le sens*, la sagacité du linguiste russe laisse entrevoir une idée concernant la possible motivation liée à l'iconicité phonologique. Après avoir expliqué que la plus petite unité distinctive dépourvue de sens n'est pas le phonème mais le trait distinctif, R. Jakobson souligne (1976 : 118-119) le caractère paradoxal du trait pertinent :

*Nous avons dit que, tout en remplissant une fonction significative, les propriétés distinctives sont en elles-mêmes vides de signification.*

Et R. Jakobson d'ajouter « Or, ce vide cherche à être rempli », pour poursuivre aussitôt avec une spéculation explicative d'ordre synesthésique dont l'ancrage neuropsychologique a été depuis largement démontré<sup>13</sup> :

*L'intimité du lien entre les sons et le sens du mot donne envie aux sujets parlants de compléter le rapport externe par un rapport interne, la contiguïté par une ressemblance, par le rudiment d'un caractère imagé. En vertu des lois neuropsychologiques de la synesthésie, les oppositions phoniques sont à même d'évoquer des rapports avec des sensations musicales, chromatiques, olfactives, tactiles, etc. Par exemple, l'opposition des phonèmes aigus et graves est capable de suggérer l'image du clair et du sombre, du pointu et de l'arrondi, du fin et du gros, du léger et du massif, etc. Ce « symbolisme phonétique », comme le nomme son explorateur Sapir, cette valeur des qualités distinctives intrinsèques, bien que latente, se ranime dès qu'elle trouve une correspondance dans le sens d'un mot donné [...].*

En bref, tout se passerait donc comme si l'homme de paroles introduisait de la motivation dans la langue (l'étymologie populaire est là pour le confirmer à un autre niveau), et qu'on trouvait une trace de cette motivation à un niveau sub-morphémique,

logé notamment dans la charpente phonique du langage. Gilbert Fabre a ainsi mis en évidence (2001 : 175-181) que le dépassement de l'unité, au sein des langues romanes, se traduit par les formants de pluriel [s] et [n] - respectivement du nom et du verbe -, qui se caractérisent justement par une avancée du point d'articulation, sans oublier le morphème en *-i* (voyelle d'avant) pour l'italien et le roumain, concernant le plan du nom. Autant d'éléments à verser au vaste dossier anthropologique de l'origine du langage, qui montrent la part inconsciente et mimétique que peut prendre le corps dans la phonation et qui peuvent par ailleurs donner du crédit à l'hypothèse de l'origine gestuelle du langage humain qui serait progressivement passé d'un codage analogique à un codage digital toujours plus abstrait pour forger finalement un langage articulé doté de multiples avantages, notamment du fait de l'usage de signaux découplés de leur référence. Naturellement, adopter une telle perspective évolutionniste sur la neurobiologie du langage doit inciter à la plus grande prudence car cela revient à s'intéresser à ce qui a pu se passer à l'échelle des temps paléontologiques, c'est-à-dire quelques dizaines de milliers d'années.

Enfin, pour terminer, on l'aura compris, il ne s'agit pas de défendre ici l'idée que le langage ne serait que corporéité cognitive, ce qui serait excessif. Il s'agit plutôt de suivre le cheminement de la philosophie de Merleau-Ponty qui considère certes le corps comme pivot central entre le langage et le sensible mais qui tend aussi à le remettre en cause pour fonder une philosophie qui ne soit pas seulement subordonnée à la phénoménologie de la perception. C'est-à-dire que si le corps du sujet parlant prend assurément part à la constitution même du langage de manière subliminale à travers la charpente phonique - comme on a pu le voir avec l'approche cognématique, un peu comme s'il y avait des « fossiles » d'un protolangage -, de par l'effet retour dont parle D. Bottineau, il ne faut pas oublier pour autant le rôle de son symétrique, à savoir, celui de son interlocuteur dès lors que tout sujet cognitif procède constamment à un dédoublement de lui-même où il s'imagine simuler (in) consciemment la réalisation d'une action motrice ou des événements de conscience pour produire cette parole motrice imaginaire intérieure, dans une forme de « retour à l'oreille » qui doit ainsi inciter à considérer le phonème autrement que comme une simple unité à une seule face. C'est là une double approche du langage qui permet de mettre sur le même plan la production ainsi que la perception de la parole, sans privilégier le point de vue du locuteur sur celui de l'auditeur, perspective essentielle d'autant que toute forme sonore du langage est d'abord appréhendée par l'oreille et que, comme le rappelle Claude Hagège (1985 : 20), « L'adoption du canal vocal-auditif pour communiquer est universelle ».



## Bibliographie

- Banniard, M., Philps, D. (éds.). 2010. *La fabrique du signe : linguistique de l'émergence entre micro- et macro- structures*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. Textes issus d'un colloque international, organisé à l'Université de Toulouse -Le Mirail par l'IRPALL, les 12 et 13 octobre 2006.
- Bohas, G. 2006. L'iconicité dans le lexique. In : *Cahiers de linguistique analogique*, n°3. Dijon : ABELL, p. 279-284.
- Bottineau, D. 2003. « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues ». *Cahiers de linguistique analogique*, n°1 - *Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Philippe Monneret (dir.), Dijon : Association Bourguignonne d'Études Linguistiques et Littéraires (ABELL), p. 209-228.
- Bottineau, D. 2010. La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i / a*. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien. In : *La recherche en langues romanes : théories et applications*, Gilles Luquet-Wiaczeslaw Nowikow (éds.), Actes du Colloque : Paris 29-30 juin 2007. Université de Łódź (Pologne), p. 11-47.
- Bottineau, D. 2013. « L'inscription corporelle de la sociabilité : la linguistique de Maurice Toussaint, une étape décisive vers la linguistique enactive ». *Cuadernos de filología francesa*, 24, Hommage à Maurice Toussaint, Universidad de Extremadura, Cáceres, p. 79-99.
- Bourdieu, P. 1982. *Ce que parler veut dire (L'économie des changements linguistiques)*. Paris : Fayard.
- Callejas, A., Lupiáñez, J. 2012. *Sinestesia. El color de las palabras, el sabor de la música, el lugar del tiempo*. Madrid : Alianza editorial.
- Corballis, M. 2003. *From Hand to Mouth : Les origines de la langue*. University Press Group Ltd.
- Deleuze, G. 1993. *La logique du sens*. Paris : Éditions de Minuit.
- Fabre, G. 2001. Le signifiant du dépassement de l'unité au présent de l'indicatif en espagnol et dans d'autres langues romanes. In : *Panorama de la linguistique hispanique* (textes réunis par Yves Macchty), Université Charles-de-Gaulle, Lille 3, p. 175-181.
- Fadiga, L., Craighero, L., Buccino, G., Rizzolatti, G. 2002. « Speech listening specifically modulates the excitability of tongue muscles : a TMS study ». *European Journal of Neuroscience*, 15, p. 399-402.
- Fónagy, Y. 1983 [1991 pour l'édition augmentée et révisée]. *La vive voix (essais de psycho-phonétique)*, Paris : Payot.
- Fontanille, J. « Synesthésie et sémiotique fondamentale », [en ligne] : [http://www.unilim.fr/pages\\_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/Asynesth%E9sieTarasti.pdf](http://www.unilim.fr/pages_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/Asynesth%E9sieTarasti.pdf) [consulté le 03-02-2014]
- Fontanille, J 2001. Synesthésies et syntaxe figurative. In : *Théories et objets métissés*, Louis Hébert (dir.). Montréal : Études Littéraires.
- Grammont, M. 1933 [1950]. *Traité de phonétique*. Paris : Delagrave.
- Grégoire, M. 2012. *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebruck (Allemagne) : Presses Académiques Francophones.
- Guiraud, P. 1967. *Structures étymologiques du lexique français*. Paris : Librairie Larousse.
- Hagège, C. 1985. *L'homme de paroles*. Paris : Arthème Fayard.
- Harrison, J. 2001. *El extraño fenómeno de la sinestesia*. México : Fondo de Cultura Económica.
- Hombert, J.M., Lenclud, G. 2014. *Comment le langage est venu à l'homme*. Paris : Fayard.
- Jakobson, R. 1976. *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Jakobson, R. 1979 (1980, pour la traduction française). *La charpente phonique du langage*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Köhler, W. 1929. *Gestalt Psychology*. New York : Liveright.
- Lakoff, G., Johnson, M. 1986. *Les métaphores de la vie quotidienne*. Paris : Les Éditions de Minuit.

- Leroi-Gourhan, A., 1964-1965. *Le Geste et la Parole*, 1. : *Technique et langage*, 2. : *Mémoire et les Rythmes*. Paris : Albin Michel.
- Liberman, A. M., Mattingly, I. G. 1985. « The motor theory of speech perception revised ». *Cognition* 21 (1), p. 1-36.
- Liberman, A. M., Whalen, D. H. 2000. « On the relation of speech to language ». *Trends in cognitive Sciences*, vol. 4, n° 5, p. 187-196.
- Luquet, G. 2004. *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*. Madrid : Arco / Libros.
- Luquet, G. 2010. De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol. In : Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues*, Actes du XI<sup>e</sup> Colloque international de linguistique ibéro-romane. Université de Haute Bretagne - Rennes 2, 24-26 septembre 2008. Limoges : Lambert-Lucas, p. 73-85.
- Luquet, G. 2013. Les formes *hay, soy, estoy, doy* et *voy* à la lumière de la cognématique. *Du signifiant minimal aux textes. Études de linguistique ibéro-romane*. Textes réunis et présentés par Nicole Delbecque, Marie-France Delpont et Daniel Michaud Maturana. Limoges : éditions Lambert-Lucas, p. 73-83 (actes du 13<sup>e</sup> colloque de linguistique ibéro-romane, Louvain, 2010).
- Moignet, G. 1981. *Systématique de la langue française*. Paris : Klincksieck.
- Molho, M. 1969. « Remarques sur le système des mots démonstratifs de l'espagnol ». *Linguistiques et langage*. Bordeaux : Editions Ducros, p. 107.
- Newman, S. 1933. « Further experiments in phonetic symbolism ». *The American Journal of Psychology*, 45/1, p. 53-75.
- Nobile, L. 2014. L'iconicité phonologique dans les neurosciences cognitives et dans la tradition linguistique française. In : *Le français moderne, Formes de l'iconicité en langue française*, tome 1, n° 82/2, Conseil international de la langue française, p. 1-38.
- Ramachandra, V., Hubbard, E. 2001. « Synaesthesia - A Window Into Perception, Thought and Language ». *Journal of Consciousness Studies*, 8/12, p. 3-34.
- Rocchetti, A. 1991. « La langue, une gestuelle articulatoire perfectionnée ? ». *Geste et image*, 8-9. Paris : CNRS, p. 63-78.
- Saffi, S. 2010. *La personne et son espace en italien*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Sapir, E. 1929. « A Study in Phonetic Symbolism ». *Journal of Experimental Psychology* 12, p. 225-239.
- Toussaint, M. 1973. « Linguistique et épistémologie ». *Kalbotyra*, XXIX/3, p. 220-230.
- Toussaint, M. 1980. « Exemplaires ». *Anuario de Estudios Filológicos*, III, p. 255-263.
- Toussaint, M. 1983. *Contre l'arbitraire du signe*. Paris : Didier Erudition.
- Valette, M. 2013. « La neurolinguistique analytique de Maurice Toussaint comme dépassement critique de la psychomécanique de Gustave Guillaume ». *Cuadernos de filología francesa*, 24, Hommage à Maurice Toussaint, Universidad de Extremadura, Cáceres, p. 43-58.

## Notes

1. Ainsi, l'étude de processus langagiers par imagerie cérébrale - notamment par Tomographie par Émission de Positons (TEP) - fait apparaître que, quelle que soit l'entrée sensorielle (visuelle ou auditive), le traitement de stimuli verbaux (mots isolés, pseudo-mots, syllabes) fait intervenir les deux grandes régions corticales (aires de Broca et Wernicke) ainsi qu'une région périsylvienne qui prennent en charge les aspects phonétiques, phonémiques (prise de conscience de phonème individuel) et syntaxiques. Concrètement, un traitement phonético-phonologique implique différentes opérations cognitives ainsi qu'un encodage phonético-articulatoire lequel peut-être sous-tendu par des substrats neuronaux situés dans les régions temporo-pariétale et frontale.
2. Notamment, Georges Bohas, Mihai Dat (arabe), Didier Bottineau, Dennis Philips (anglais), Alvaro Rocchetti, Luca Nobile, Sophie Saffi (italien), Gilles Luquet, Gilbert Fabre, Michaël Grégoire, Gabrielle Le Tallec-Lloret et moi-même (pour l'espagnol). Voir quelques références en bibliographie.

3. Pour une idée plus précise de l'apport et de la modernité méconnus de l'œuvre de M. Toussaint, on pourra se reporter au numéro hommage qui lui a été consacré en 2013 par les *Cuadernos de filología francesa*, 24, Cáceres, Universidad de Extremadura.
4. Pour une synthèse critique de ces travaux voir (Nobile : 2014).
5. Sur le sujet, on lira avec intérêt l'ouvrage de Jean-Marie Hombert et Gérard Lenclud, *Comment le langage est venu à l'homme* (2014).
6. Texte inédit destiné aux hommages à Eero Tarasti, disponible en ligne, sous le titre, « Synesthésie et sémiotique fondamentale » (p. 4), à l'adresse suivante (précisions fournies par l'auteur) : [http://www.unilim.fr/pages\\_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/Asynesth%E9sieTarasti.pdf](http://www.unilim.fr/pages_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/Asynesth%E9sieTarasti.pdf) [consulté le 03/02/2014].
7. Jacques Fontanille, *op. cit.* p. 4.
8. Étude inédite d'HDR intitulée « La motivation du signe en question : approche cognématique du (sub)-morphème en [a] dans la langue espagnole » et soutenue à l'Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle le 7 décembre 2013.
9. Chez D. Bottineau, le cognème n'a pas de transcription spécifique mais possède généralement la même que celle du phonème, à savoir des crochets. Il le transcrit également parfois entre guillemets sous la forme de chevrons.
10. On peut lire également dans « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i / a*. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien » : « [...] le contraste *i / a* souligne [en anglais] l'opposition proximal / distal dans les couples *this, that, which / what*, les variations *swim / swam* [...]. Pour la description, les éléments formateurs inventoriés sont multiples et permettent une large couverture de phénomènes. Un schème vocalique *u / i / a* articule une chaîne d'opérations de type projection, association, dissociation [...]. », *op. cit.*, p. 11-12.
11. Une hypothèse, sur la relation entre les notions exprimées et la nature physique des sons, qu'avait déjà formulée Platon, notamment concernant l'opposition *i/a*, comme le rappelle Pierre Guiraud (1967 : 65) à propos du débat sur l'arbitraire du signe, dans un chapitre consacré aux *structures onomatopéiques* : « Aujourd'hui, les psychologues s'appuyant sur des enquêtes et des tests verbaux confirment les hypothèses de Platon qui voyait dans l'*i* l'expression de la petitesse, en face de *a* désignant l'étendue. »
12. Les formes en question correspondent respectivement et successivement à l'imparfait du subjonctif (*cantara, comiera/viviera*), à l'imparfait de l'indicatif (*cantaba, comia/vivia*) et au conditionnel (*cantaría, comería, viviría*).
13. Harrison (2001) ; Callejas et Lupiáñez (2012).